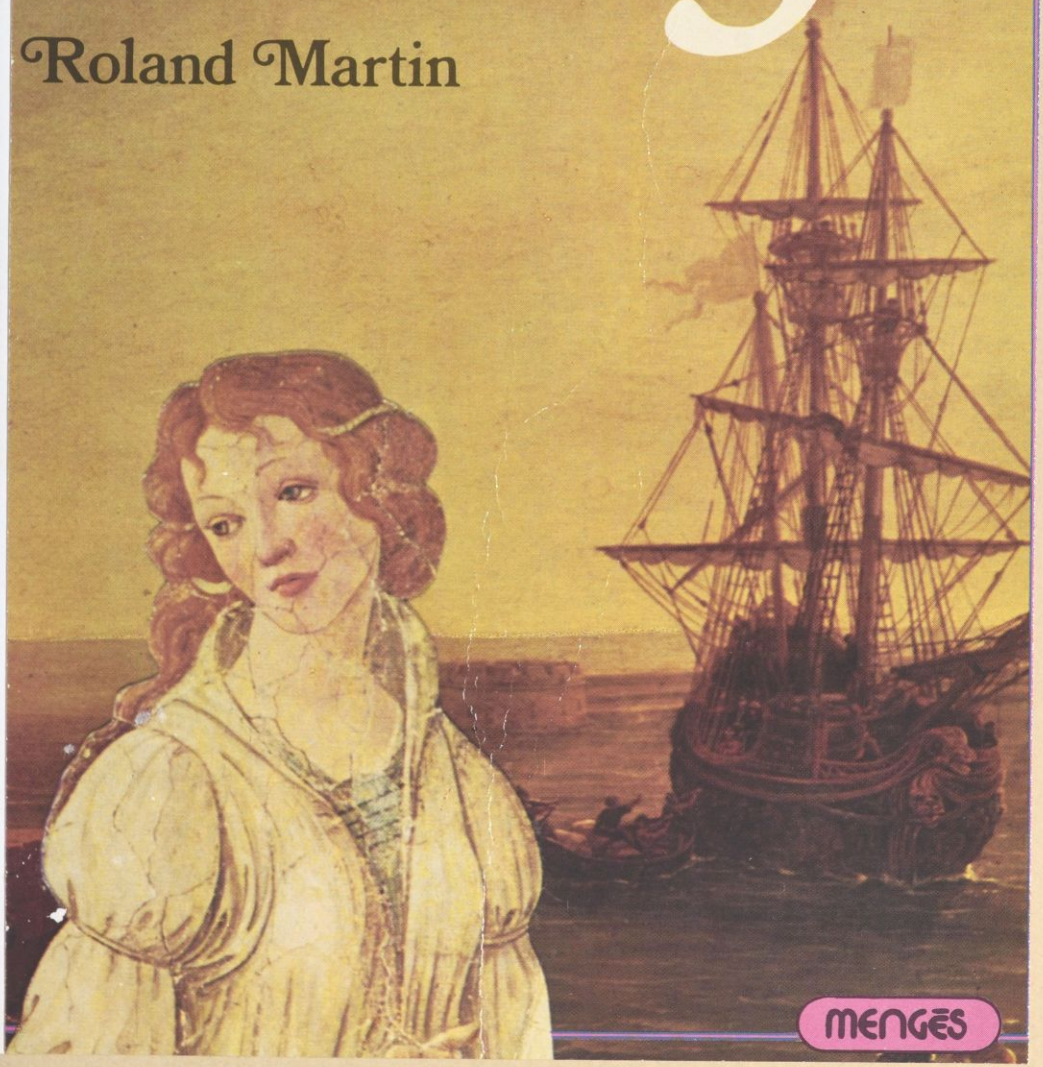
Marie Congo

Roland Martin



MENGÈS

MARIE CONGO

8° Y 2
98414
(5)

83

ROLAND MARTIN

MARIE CONGO

roman

37

Éditions MENGÈS

DL-05-05-1981-12471



© Éditions Mengès 1981.
ISBN : 2-85620-115-6.

AVANT-PROPOS

A Dieppe, les vestiges de la Tour aux Crabes ne sont pas protégés par la loi du 29 juillet 1881. Des affiches les recouvrent. Ils servent de fondations à une modeste maisonnette, haut perchée et ornée d'un jardin suspendu.

Voici cinq cents ans, cette Tour signalait le port d'attache de la flotte dieppoise. Elle était la dernière vision du marin qui prenait la mer, la première de celui qui en revenait. Son souvenir hantait les équipages au long cours.

Nos Génois de la Manche étaient de hardis navigateurs. La légende veut que, dès les années 1300, ils aient pêché la morue d'Islande, butiné les cimetières d'éléphants africains et devancé les Ibériques aux Canaries et au Cap Vert.

La marée des siècles a englouti la vérité. L'Histoire ne peut dire, à deux cents ans près, quand fut créé le comptoir du Petit Dieppe, sur le littoral de l'ancienne et vaste Guinée, ni même s'il le fut.

Il est toutefois certain que les grands nautoniers du XVI^e^ siècle, les Ango et les Parmentier, ne sont pas nés par génération spontanée. Ils n'auraient pas doublé le Cap de

Bonne-Espérance, ni bondi vers les Seychelles et Sumatra, sans l'élan d'une aventure maritime ancestrale.

***

La MARIE CONGO était dieppoise. Son armateur, Pierre Charpentier, n'aimait pas la mer. Seul le désir de perpétuer deux noms, qui lui avaient été chers, l'avait poussé à la construire.

A l'Université de Caen, où il était Maître-Régent, on connaissait ce Charpentier sous le nom de Pierre de Dieppe. Les escholiers se pressaient à ses cours qui étaient en avance sur son époque.

Il enseignait que les Noirs avaient une âme.

Cette assertion heurtait l'Eglise qui les classait parmi l'espèce animale. Pierre de Dieppe fut accusé d'hérésie et chassé de sa chaire. Cependant, le règne du clergé sur la pensée n'était déjà plus absolu. Des disciples défendirent la thèse du Maître et le firent réhabiliter, sur la fin de sa vie.

Pierre de Dieppe a légué à la postérité un traité volumineux et touffu « Sur l'existence d'une conscience métaphysique chez les négritudes ». Pour prouver que les Noirs sont de même essence que les Blancs, il s'appuie sur les Testaments et des textes profanes de l'Antiquité. On s'irrite à voir tant d'érudition étayer une évidence.

La part la plus attachante de son argumentation, Pierre de Dieppe la tire de sa vie privée. Des années durant, il a vécu dans le commerce quasi familial d'un Noir. Il raconte cette expérience dans un court appendice à son ouvrage philosophique. Les événements qu'il y rapporte ne peuvent être datés avec précision. La Guerre de Cent Ans semblerait y être terminée. Il n'en resterait que des séquelles, comme l'existence d'un parti anglais parmi les étudiants normands de la Faculté des Arts de Paris. Cela situerait l'action de « Marie Congo » aux alentours de 1460. D'un autre côté, une reine de

France y joue un rôle. Pierre de Dieppe précise qu' « elle parlait notre langue avec l'accent de son Ecosse natale ». Aucune souveraine ne répond à cette description. Il se pourrait, néanmoins, qu'il s'agît d'une dauphine, Marguerite, la femme du futur Louis XI. Comme elle est morte en 1444, le récit se placerait vers 1440.

Quelle que soit l'hypothèse retenue, nous nous trouverions au milieu du xv^e^ siècle.

***

Plus déroutant est un deuxième appendice, non annoncé dans la préface au traité sur les négritudes et dont le français est orné de mots venus, les uns, du Golfe de Guinée, les autres, du Sahel.

Ce texte a été rédigé par le Noir lui-même, pour que son fils, censé se trouver en Afrique, le lise après sa mort. On ignore s'il a jamais touché son destinataire. Il se pourrait que le Noir n'eût jamais pu amener l'enfant à la terre de ses ancêtres ni y retourner lui-même. Il aurait, en ce cas, rêvé les rapports de monarque à héritier qui inspirent son manuscrit. De toute manière, si l'on compare les événements de son récit à ce qu'en rapporte Pierre de Dieppe, on suppose que les deux auteurs, à des degrés différents, mêlent la vérité et l'affabulation.

Distinguer l'une de l'autre n'est pas le propos de cet ouvrage. Dans les deux textes qui y alternent, l'onirisme a été préservé. Seules y ont été supprimées des digressions trop pesantes et rajeunies des tournures archaïques.

On appellerait cette opération un « rewriting » si ce vocable anglais ne risquait de faire se retourner dans sa tombe celui des deux écrivains dont la terre natale a été momentanément prise à la France, pendant la Guerre de Cent Ans.

***

Qu'un Noir ait déjà écrit dans notre langue, voici une demi-douzaine de siècles, pourra sembler étonnant.

On devra néanmoins rapprocher son habileté de celle d'un roi du Kongo, Nzinga Mbemba, qui vers les années 1500 échangea, sous le nom de Dom Alphonse, une importante correspondance avec la Cour de Lisbonne, écrivit un traité juridique en portugais et suscita l'admiration des Européens par ses talents d'érudit.

I

PIERRE

Mon père était marin. Mes frères le sont. Moi, j'ai préféré notre bibliothèque à nos bateaux, mes fantasmagories à celles de l'Afrique. Je suis demeuré à Dieppe, auprès de Marie. Une vague parenté m'unissait à elle. Nous portions le même nom de famille, Charpentier. Elle vivait comme une orpheline, bien qu'elle ne le fût qu'à demi. Sa mère était morte en travail d'enfant. Son père naviguait avec le mien, sur la *Flambe*. A dix ans, aidée par Gabrielle, sa vieille gouvernante, elle dirigeait sa maison. Ma mère veillait, de loin, sur elle. Nous allions souvent la voir. Dans sa bouche, j'étais le cousin Pierre.

A la belle saison, nous jouions ensemble, dans son jardin. Son père lui avait rapporté, de Guinée, un petit singe. Elle l'habillait comme une poupée. L'animal était peu docile. De la griffe et des dents, il s'ingéniait à se débarrasser des fraises et des vertugades dont elle l'affublait. Il en traînait les lambeaux après lui, jusqu'au faîte de l'érable où il prenait ses ébats.

Un jour, il demeura accroché à une branche par une guipure enroulée autour de son cou. Il mourut étranglé.

Marie en eut le cœur piteux. Au lieu de la consoler, je lui dis que son singe, désespéré d'être captif, s'était pendu. Ce propos la blessa. Elle ne m'accorda que du bout des lèvres le pardon que je lui demandai.

D'un air pincé, elle ajouta, ce jour-là, que son père lui ramènerait un autre singe, encore plus beau, à son prochain retour et que je verrais alors comme elle saurait le rendre heureux.

II
CONGO

FILS HERITIER DE MON TRONE, elle n'est pas des rois, comme je vous le fis accroire, cette langue que je vous enseignai, qui vous sonnait étrange et que nous fûmes les seuls, dans mon royaume, destiné à devenir le vôtre par ma mort, à parler ensemble.

Je la rapportai de terres *dogo* (1) où l'on ne touche qu'après plusieurs changements de lune au-dessus des vastes eaux, après que, *yal* (2) encore, j'avais été dérobé à mon père qui fut roi lui aussi et à celle de ses femmes, la plus belle et de sang princier, qui m'avait donné la lumière. Mes voleurs étaient de ces guerriers de grand fleuve dont nous avons depuis soumis les tribus, grâce à mon épée à poignée d'or, mais qui m'avaient alors jeté, cordé, dans une embarcation creusée dans un haut tronc, trois hommes par-devant, trois derrière et leur chef à mes côtés.

Après plusieurs soleils au-dessus de l'eau, nous parvînmes aux lieux où s'achèvent les terres et commence la mer, nous y débarquâmes et nous y attendîmes une lune durant, dormant

(1) Lointaines.
(2) Enfant (en cours d'initiation).

sur le sable, mangeant le miel cru et les bêtes sauvages. Alors, dix inconnus au visage peint, créatures maléfiques, puisqu'au bleu de leur fard se mêlait le rouge dont nos ancêtres nous interdisent le port, surgirent de la forêt proche et nous rejoignirent sur le rivage.

Ils avaient de lourds fardeaux sur l'épaule ou le dos, ils tenaient en main leurs lances à fer large qui semblaient courtes, tant eux-mêmes étaient grands et, à notre abord, ils déposèrent leurs biens et se tinrent en rond, tout autour, prêts à en défendre l'accès avec leurs armes. Ils parlèrent longtemps avec mes ravisseurs dont la langue ne me parut pas être la même que la leur, et ils s'entendirent, à la fin, avec eux, sans que le sang fût versé.

Objet des marchandages, je fus payé le prix du prince que j'étais, en sel, en viande et en grains de toutes sortes, de façon que lorsque ceux qui m'avaient vendu repartirent, l'eau affleura le haut de leur embarcation alourdie tandis que ceux qui m'avaient acheté m'emmenèrent, à peine délivré de quelques liens, pour que je pusse marcher, jusqu'au village de leur tribu, qui était proche de la mer, par-delà la forêt.

J'y fus traité avec la rigueur due à mon état de captif mais aussi les égards qu'exigeait ma royale naissance jusqu'à ce qu'au terme d'un temps qui couvrit presque les cinq saisons jusqu'au début du *dooso* (1) et alors qu'assis, toujours cordé, au fond d'un cachot de terre, je contemplais la mer, entre les longues jambes écartées du guerrier qui gardait le seuil, une envoûtante apparition m'emplit les yeux.

C'était, surgi du lointain des eaux et accompagné par les obscurs nuages d'une pluie proche, comme un gigantesque animal de bois et d'étoffe, éclatant de couleurs dans la lumière d'un soleil encore présent, rond comme le rhinocéros et vingt fois gros comme lui, avec sa corne massive qui montait dans le ciel d'orage. A la cime, une grande corbeille

(1) Saison de novembre à janvier.

était assujettie où se mouvait une sorte d'*ao* (1) paré de métal et de tissu puis, partant du haut, gonflé par le vent, comme le pagne d'un ancêtre ventru, un immense carré de toile verte descendait jusqu'au milieu de la corne et au-dessous, une énorme calebasse ouverte, rayée de jaune et de bleu, percée de trois grands trous de chaque côté, pointue et relevée au-devant, glissait sur la mer. Celle-ci, lisse, semblait un miel et le bateau colossal, auprès duquel les nôtres auraient eu l'air d'écorces flottantes, longea longtemps la côte avant de se tourner vers elle pour s'y diriger et l'atteindre.

Tandis qu'il s'approchait, j'y vis à la pointe une géante sculptée mais fine et délicate, la robe de bleu peinte, avec un visage de beurre de palme, des yeux de ciel et des cheveux de soleil où se posait l'oiseau d'or d'une couronne à six pattes surmontée d'un bec de diamant. C'était, ainsi que je le sus plus tard, la reine morte et pourtant vivante du bateau, la protectrice jamais visible de ceux qui le maniaient et de tous les êtres qui vivaient au pays d'où il venait.

Plus haut, à mi-corne, un drap flottait montrant le bleu et le rouge avec les formes reproduites d'une illusion d'embarcation voguant sur une mer également inexistante et j'ai appris depuis que ces signes peints d'irréel pouvaient servir à des *ao* (1) d'un même lieu pour se reconnaître, de loin, entre eux, sur la terre et sur l'eau.

Au fur et à mesure que ce bel et effrayant habitant des mers se mouvait vers le rivage, je pouvais y distinguer qu'il était peuplé de créatures semblables à celle de la corbeille du haut et qu'elles s'agitaient en tous sens. Aucune n'était nue et ce n'était pas seulement au milieu du corps qu'elles portaient le pagne d'étoffe mais sur tout le corps. Je ne voyais de leur peau que le visage et que les mains mais cela me suffit pour comprendre qu'elles n'avaient pas, comme nous, la couleur des nuits sans lune, que c'étaient des *Tçuo* (2), des êtres qui

(1). Etre humain.
(2) Blancs.

nous ressemblent par les formes alors que leur couleur blême est celle des cadavres après les pluies.

L'embarcation s'arrêta enfin près des côtes et, comme ferait une truie d'eau, elle en enfanta trois autres, beaucoup plus petites, qui se répandirent sur la mer, chargées de *Tçuo* (1), tandis que le ciel ennuagé prenait les couleurs de la nuit.

Le village de mes geôliers s'anima à cette approche et les guerriers à lances se ruèrent vers la plage, non dans le dessein d'un combat mais, comme c'était leur politique en toute occasion, pour en faire peser la menace avant d'entamer leurs discussions marchandes.

Une escorte vint me prendre à ma case pour me conduire, toujours à demi-lié, par une sente descendant de la falaise aux abords de la plage où j'arrivai à point car je pus assister ainsi aux étranges salutations qu'échangeaient mes ravisseurs avec les voyageurs de la mer parvenus sur les sables.

Les lances étaient alignées sur un fond de ciel, légèrement inclinées vers le haut, prêtes à être jetées pour retomber sur les arrivants qui, eux, menaient leur équipage, allant et venant du pied de la falaise aux petites embarcations qui les avaient amenés et dont ils déchargeaient toutes sortes de ballots ficelés. Ils portaient des habits de diverses couleurs et je remarquai, en particulier, que d'aucuns s'étaient couverts le buste de peaux ajustées à leurs formes et d'autres d'étoffes rembourrées d'étoupe de chanvre qui leur faisaient d'énormes épaules. Les têtes étaient enveloppées de tissu et parfois surmontées d'une crête plus rigide, soit ronde avec un bord plat, soit pointue au-devant et vers le haut, soit encore enroulée avec un pan retombant tandis que le bas des corps était couvert d'autres toiles collées aux jambes et au ventre avec, quelquefois, par-dessus, un large parement sur le haut des cuisses. Les pieds mêmes n'étaient pas nus, tantôt assujettis à des morceaux de bois plats par des cordons, tantôt entourés de peaux moulantes, avec parfois l'ornement de

(1) Blancs.

pointes effilées qui se dressaient comme des queues d'*eti* (1). Les plus étranges de ces créatures avaient un dos, un buste et un ventre de fer auxquels s'ajustaient des plaques plus petites se mouvant avec le cou, les épaules, le coude, le poignet et même, pour quelques-unes, avec chaque doigt de chaque main, une manière de marmite retournée leur cachant, en outre, les cheveux. C'étaient là les quelques guerriers de cette tribu de mer, avec leurs armes dont la longue épée enfourrée pendant à leur hanche, mais certains avaient aussi le couteau dont j'ai appris, plus tard, qu'on le nomme miséricorde car il permet d'abréger, par la mort, la souffrance des blessés, ou la pique de bois terminée par un fer pointu, ou le grand arc parfois plus haut qu'eux.

J'en vis enfin qui sortirent de l'une des embarcations un lourd tuyau de métal protégé de peaux, le soulevant avec peine et le portant, courbés, jusqu'au bord de la falaise où ils le firent reposer sur un rocher, la gueule tournée de biais vers la mer. Ils bourrèrent celle-ci de chanvre, de poudre et d'une pesante boule de métal, puis ils y allumèrent un feu, ce qui fit monter flammes et fumée vers le ciel, avec le fracas du tonnerre, cependant que la boule s'en allait tomber loin sur les eaux qui jaillirent dans une brève cascade sitôt défaite que formée.

Le bruit fit pousser les cris de l'effroi aux guerriers à lances, avec d'autant plus de force qu'il survint au même moment qu'un *wini san* (2) annonceur d'orage. Les lanceurs de feu tordirent alors leur bouche et tout leur corps dans un grondement de rires qui prolongea celui de la foudre, ce qui surprit mes ravisseurs qui cessèrent leurs hurlements aigus, leur terreur s'apaisant soudain et l'hilarité de leurs vis-à-vis commençant à les gagner à leur tour. Ils en vinrent même à jeter leurs lances en l'air, en signe d'allégresse, à tourner sur place, à se baisser sans raison, en se frappant les cuisses et le

(1) Scorpions.
(2) Feu du ciel.

silence ne se fit que lorsque deux des *Tçuo*(1) s'avancèrent lentement vers nous, porteurs d'une grande corbeille qu'à mi-chemin ils posèrent sur le sable, pour faire signe qu'ils l'abandonnaient en gage de bonne entente, avant de retourner auprès des leurs.

Autour de moi, je vis les grands corps bariolés de rouge s'agiter et vouloir s'élancer tous ensemble, sauf ceux qui me gardaient, vers le trésor ignoré qui leur était offert mais les guerriers aux lances les plus emplumées les empêchèrent de passer, au besoin par le sang qu'ils firent parfois couler et ils ménagèrent un chemin par lequel leur souverain s'avança, d'un pas solennel. Ce furent les dignitaires proches qui lui présentèrent avec déférence, un par un, les présents qui lui étaient faits, consistant en bandeaux d'étoffes colorées pareils à des couronnes, en fermoirs de métal ornés de verre ciselé, en peignes de corne, en boutons et agrafes semblables à ceux que les arrivants portaient à leurs habits et en ceintures de tissu ornées de franges brillantes comme l'or et l'argent. Il se para de toutes espèces d'objets, en donna quelques-uns alentour et en jeta à poignées derrière lui, sans même regarder, ce qui amena ses sujets de rang inférieur à se les disputer à grands cris.

Après cette offrande et comme la pluie annoncée par le tonnerre commençait à tomber, les Blancs firent signe qu'on se retirât tous ensemble sous les rochers où je découvris, étonné, qu'il se trouvait de grandes tables, de longs bancs, les uns de pierre, les autres en bois, rongés par le sel, ainsi qu'un foyer où déjà un feu chauffait sous des marmites. C'était un camp fermé que ces maîtres de la mer — ou peut-être leurs pères — avaient dû établir là longtemps auparavant et qu'ils venaient habiter lors de leurs voyages à nos contrées.

Les cadeaux cessèrent pour faire place aux échanges et mes ravisseurs durent aller chercher à leurs cases et s'en dessaisir,

(1) Blancs.

l'ivoire et les peaux de bête, la malaguette (1) et la poudre d'or.

Une fois que toutes les marchandises eurent passé des mains des uns à celles des autres, je fus, sur l'ordre du souverain, poussé vers les *Tçuo* (2) par mes gardiens et proposé à mon tour en apport, puis on m'obligea à me saisir du bâton du roi pour faire comprendre que ma condition était semblable à la sienne et que ma valeur en était beaucoup plus grande. Bien qu'affligé d'être l'objet d'un commerce, je fus toutefois conforté de voir quel prix élevé je fus payé et qui était le contenu d'un coffre empli de bagues, de bracelets, de chaînes, de médailles cuites au feu, de tissus de chanvre, de soies et de toiles de lin, sans oublier le sucre en sac et des outres d'un *egici* (3) fait de raisin pressé.

De cette sorte, l'hommage était rendu à mon rang et je passai d'une captivité à l'autre avec l'espoir d'un traitement meilleur et de peut-être retrouver un jour les chemins du royaume où mon peuple m'attendait.

(1) Poivre d'Afrique.
(2) Blancs.
(3) Vin de palme.

III

CONGO

Après qu'ils eurent encore passé le temps de deux soleils au-dessus des sables et s'être divertis, quoique avec la déférence qui m'était due, aux singularités que j'offrais à leurs yeux par ma légère vêture, ma façon de manger ou de parler, les *Tçuo* reprirent la mer et m'emmenèrent avec eux.

Je n'eus pas de crainte lorsqu'ils me firent monter dans une des petites embarcations qui les avaient conduits jusqu'au rivage car si elles étaient beaucoup plus larges que les nôtres, elles n'en étaient pas tellement différentes. Les mouvements de l'eau, bien que plus violents que sur nos *eneri* (1), ne m'effrayèrent pas non plus mais ce qui m'emplit d'une angoisse croissante, ce fut l'approche du monstre fait d'arbres et de toiles qui balançait lentement sur les vagues son énorme ventre car je redoutais qu'il n'ouvrît à son devant une gueule affreuse plantée de dents effilées comme des lances et qui pouvaient me broyer vivant comme nous faisons des criquets. Ma poitrine était en feu lorsque, parvenu jusqu'à lui, on me força à me hisser à son flanc, le long de cordes où je

(1) Rivières.

m'agrippai mais lorsque je fus dessus, un étrange apaisement me vint et je cessai de le prendre pour un féroce animal, n'y voyant plus qu'un assemblage de constructions qui en faisaient un village flottant. Il y avait, à chaque bout, des sortes de *yé* (1) de bois superposées où n'allaient que les dignitaires tandis qu'au milieu, sous les vastes toiles livrées au vent, le reste des habitants s'entremêlaient, ceux-ci dormant sur des nattes bourrées de chanvre, ceux-là charriant des caisses et des cordages et piétinant les premiers, d'autres encore mangeant ou buvant et certains enfin, au lieu de se reposer, jouant avec de petites tablettes de bois peintes qu'ils se répartissaient et qui montraient des figures étranges appelées le fou, le pendu, le ciel ou la mort.

Pour ma part, je fus placé sous un abri de planches au toit penché où il me fut permis de demeurer seul, sans doute en signe de considération à ma royale ascendance mais il était néanmoins assez bas, ouvert au-devant et tellement étroit que je devais m'y tenir plié, sous peine d'avoir les jambes écrasées par tous ceux qui s'agitaient alentour.

A côté de mon refuge, un trou béant s'ouvrait par où l'on montait ou descendait les vivres et les marchandises accumulées pendant le voyage et lorsque j'en regardais le fond, j'y voyais parfois courir des rats gros comme des gorets et ma peur était grande que la fantaisie ne prit à mes nouveaux geôliers de m'y jeter soudainement puis de refermer sur moi le lourd pan de bois qui permettait d'en condamner l'accès pendant la navigation.

Le chef de ce village des mers avait des cheveux blanchis qui dépassaient par endroits du bonnet jaune lui couvrant la tête de la nuque au front et du chapel de feutre rouge posé au-dessus. Il dormait dans une *yé* (1) élevée de l'arrière, de même qu'un autre dignitaire de son âge qui commandait à sa place lorsqu'il se reposait et, à l'un comme à l'autre, la

(1) Cases.

population du lieu témoignait respect et vénération par le geste et la parole ainsi qu'aux moments où ils prenaient leur nourriture.

Je fus toutefois étonné qu'au moment de partir, ils n'en décidèrent pas seuls, laissant au contraire la parole à tous leurs sujets, dans un désordre de voix bien plus grand qu'à nos assemblées, après que celui qu'on nommait le maître de la nef eut prononcé quelques mots dont je sus plus tard qu'ils étaient une interrogation sur le temps qu'il faisait et qu'il allait faire. Les opinions sur cette question devaient être fort diverses, à en juger par les vociférations qui jaillissaient de toutes parts, les mains et les regards tendus vers les nuages et les empoignades où s'affrontaient, par moments, ceux à qui le verbe ne suffisait pas pour exprimer leur désaccord. Enfin, il fut compté le nombre de mains des partisans et des adversaires de la partance, les premiers l'emportant, de sorte que le maître put ordonner que les immenses toiles et tous les appareillages fussent disposés pour aller vers le large.

Inquiet mais émerveillé, je vis alors le peuple du village courir en tous sens, grimper et redescendre au long de l'énorme *aka* (1) planté sur le devant et des cordes qui en pendaient pareilles à des lianes puis, lentement, les sables qui étaient le dernier sol d'Afrique où j'avais marché avant de devenir une créature d'eau, s'éloignèrent de ma vue jusqu'à confondre leur blancheur avec celle d'un ciel blafard. Tout au long de la navigation qui allait durer un nombre de soleils que je ne parvins pas à compter — non plus d'ailleurs qu'à reconnaître les saisons — nous ne quittâmes pas la côte des yeux mais ce lien avec la terre ne parvint toutefois pas à changer la première impression que j'avais eue en embarquant et qui était que, contrairement à nous qui vivons sur le sol et n'allons sur les eaux que de temps en temps, les *Tçuo* habitaient leur bateau et n'en descendaient que pour de courts séjours parmi les peuples immobiles.

(1) Arbre.

IV

CONGO

Le *Tçuo* qui s'occupait de ma nourriture et de ma santé était de ceux qui commandaient les manœuvres de la lourde embarcation sur la mer et, comme je le voyais passer le plus clair de son temps penché au-dessus de l'eau, je l'imaginais marmonnant des invocations aux esprits des grands fonds alors qu'ainsi que je l'appris plus tard, il suivait les chemins parcourus, s'aidant parfois d'une bûche qu'il jetait à l'avant pour en suivre la mouvance jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'arrière, tandis qu'il comptait le temps aux battements du sang dans son poignet.

Il exerçait aussi des pratiques étranges à l'aide d'une fine aiguille qu'il gardait, posée sur une petite pierre ronde et transparente, dans une boîte de bois qu'éclairait une chandelle. Elle lui permettait de savoir à tout moment à quel endroit de la mer se trouvait le bateau et comment il se situait sous le ciel et il en défendait l'approche à tous ceux qui portaient une lame ou des vêtements de fer, ou encore qui avaient mangé le blanc et fort fruit de l'ail. Enfin, lorsqu'elle lui semblait inerte, il la frottait à un éclat de roche laid et noirci pour lui rendre la vie car elle avait, telle une

moskor (1), le pouvoir de bouger seule dans sa boîte et d'ainsi toujours se tourner vers une même étoile dont on la disait l' « aimante ».

Parfois, au cours de la navigation, il arriva que l'on me détachât de mes liens et que l'on me laissât libre de suivre les maniements de l'aiguille, le jet des bûches et la contemplation des eaux et j'y soupçonnais des mystères pareils à ceux que percent nos sages lorsqu'ils observent les entrailles des bêtes ou les cendres des feux, à cette différence que les cheveux du possesseur de la vérité n'avaient pas la blancheur des longues années de pensée mais le brun éclatant de la jeunesse.

Le maître de la nef, bien qu'il fût plus âgé que lui et qu'il commandât à tous, semblait le tenir en grande considération et ne l'empêchait jamais de tracer à son gré le grand sillon du bateau sur la mer. Une autre preuve de la grande confiance qu'il lui témoignait était d'ailleurs qu'il l'avait chargé de ma garde jusqu'à l'achèvement du voyage, alors que je croyais que cette navigation ne devait jamais s'arrêter.

Tantôt poussés par les vents forts qui gonflaient les toiles, tantôt presque immobiles lorsque les mouvements de l'air manquaient, nous avancions interminablement sur l'eau et nous ne regagnions la côte que pour de brefs puisages d'eau sans sel à l'embouchure des *eneri* (2).

Le sable coulant et coulant dans les petits flacons sans cesse retournés qui comptaient le temps entre deux soleils, je finis par m'habituer au commerce des *Tçuo,* à mieux comprendre leurs gestes et leurs paroles et jusqu'à me servir, moi-même, de quelques-unes de celles-ci, de telle manière que j'appris qu'au bout de la mer se trouvait un village de cases semblables aux nôtres où mes geôliers avaient leurs femmes et leurs enfants.

Je sus qu'on était proche d'y parvenir lorsqu'une excitation encore plus vive qu'à la partance s'empara de tous, les

(1) Amulette.
(2) Rivières.

manœuvres se multipliant et les voix se faisant plus fortes. Des cris de joie retentirent lorsque au lointain apparut une ligne de hautes falaises mais l'atteindre ne fut pas aussi aisé qu'il y semblait car un vent très fort se leva qui nous rejeta au large, en dépit de l'acharnement des *Tçuo* à manier les cordes et les toiles. Le ciel devint couleur de la nuit bien avant qu'elle ne tombât, l'orage gronda au-dessus de nos têtes, la mer se souleva plus haut que notre bateau et je tremblai autant de froid, sous ma couverture trempée, que de peur à la pensée que nous allions nous engouffrer sous les eaux.

Après ce terrible *gu* (1) contre les invincibles esprits de la mer, où le bateau ne fit que s'écarter de plus en plus de la côte, le calme acheva par revenir tandis que les énormes nuages noirs disparaissaient au loin, comme une harde de bêtes aux abois. Le soleil sortit de l'eau et sa clarté fut bientôt telle que, quoique éloignés de la côte, nous pûmes la distinguer, nous avancer lentement, de biais, vers elle, voyant peu à peu grossir les falaises et bientôt apparaître le grand village des *Tçuo,* entouré d'une couronne de murs percés de deux portes carrées dont l'une faisait face à la mer, entre deux ventres rebondis ajourés de petites ouvertures.

Au-dessus, trois géants de pierre se dressaient dans le ciel, l'un comme ciselé dans sa masse, avec un dessin de fleur en son milieu, le deuxième aux formes plus lourdes cependant orné de trous de lumière et de couleur et enfin, dans une position encore plus élevée, un colosse qui avait un dessus crénelé, entre deux énormes tours, l'une carrée et l'autre ronde.

Au bas, le village serrait ses *yé* (2) l'une contre l'autre, chacune partageant ses murs de côté avec ses voisines, tandis que d'étroits chemins les séparait par rangées.

La découverte de cette forêt de pierre m'emplit d'étonnement au fur et à mesure que nous nous en approchions et j'eus

(1) Combat.
(2) Cases.

en outre celui de voir que le bateau ne s'arrêtait pas loin de la côte, comme il l'avait fait à d'autres occasions, pour lancer vers elle des embarcations plus petites, mais qu'il quittait la mer et entrait dans une rivière bordée de galets, devant l'une des portes du grand village. La terre fut gagnée par des cordages, comme si les *Tçuo* avaient été des singes et je mis moi-même autant d'agilité qu'eux à cet exercice, malgré la chaîne qui m'entravait, puis nous pataugeâmes dans l'eau jusqu'à la rive, le maître de la nef allant le premier et moi à ses côtés, comme fils de roi, ce qui fit qu'ensemble nous fûmes accueillis par les cris d'un peuple qui bientôt nous étouffa sous ses embrassades.

Pour la première fois depuis que je vivais au milieu de ces êtres, je vis leurs *adé* (1) à longues et larges jupes et à hauts bonnets qui m'accordèrent leurs attentions et marques d'affection mais les plus émouvantes me vinrent d'une créature vêtue de bleu, pareille à la statue de bois peinte qui ouvrait les chemins de la mer par-devant le bateau.

De longues tresses tombaient de chaque côté de son front de nacre surmonté d'un chapel de joyaux et je vis les amandes de ses yeux couleur de sa robe se tourner vers moi et s'attarder longtemps dans ma contemplation.

C'était la fille du maître de la nef, elle aussi de royale essence car l'esprit en elle réincarné était celui de la plus belle et la plus pure des princesses, Oriane aux cheveux d'or.

(1) Femmes.